

LA CAMPAGNE DE 1918

ET LA BATAILLE DU 15 JUILLET

I. — PLANS DE CAMPAGNE

Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1918, à 23 h. 30, la population parisienne était brusquement tirée du sommeil par un bruit sourd et continu venant de la direction de l'Est, et les noctambules qui erraient à cette heure à Montmartre ou sur le Pont-Neuf pouvaient voir dans la même direction une succession ininterrompue de leurs pareilles aux éclairs d'une nuit orageuse d'été.

Sans la moindre hésitation, la même pensée étreignit aussitôt tous les cœurs : l'attaque, l'attaque allemande annoncée par la presse depuis plus de quinze jours sans pouvoir discerner la région où elle se produirait, l'attaque succédant à celles du 21 mars et du 27 mai et que nos échecs devant Amiens et sur le Chemin des Dames faisaient redouter.

C'était en effet l'attaque allemande qui se déclenchait en Champagne, conformément au plan de la Direction suprême prévu pour 1918, l'avant-dernière attaque qui, dans l'esprit du Haut Commandement allemand, devait donner la victoire, et permettre d'imposer la paix allemande aux Alliés.

Depuis la reprise des opérations du printemps jusqu'à cette date du 15 juillet, les adversaires avaient exécuté rigoureusement les plans de campagne établis en décembre 1917 pour l'année 1918 : défensive d'un côté, offensive de l'autre.

L'échec de l'offensive allemande du 15 juillet va marquer le point de rebroussement, si l'on peut employer une expression de cheminot; à partir de cette date, du côté de l'Entente, à une stricte défensive va succéder une offensive énérgique sans arrêt, menée tambour battant, pendant que l'armée allemande sera réduite à se défendre, à encaisser et finalement à s'avouer vaincue.

Il est donc intéressant, avant d'étudier dans le détail les opérations du 15 juillet, d'exposer succinctement les plans de campagne des deux adversaires et surtout les raisons qui les ont amenés à les concevoir.

Les plans de campagne prévus pour l'année 1918 sont la conséquence directe des deux grands événements qui dominent l'histoire de l'année 1917 : d'une part la révolution russe et la défection de nos alliés, d'autre part, l'entrée en guerre des États-Unis à côté des puissances de l'Entente.

*
* *
*

Le tzar Nicolas II abdique le 15 mars 1917 en faveur de son frère Michel. Celui-ci n'accepte que sous la condition que le suffrage universel décide le maintien du régime. C'est dire que la dynastie des Romanoff disparaît, car déjà la révolution est maîtresse de Pétrograd depuis plusieurs jours.

Un Gouvernement provisoire issu de la Douma succède au Gouvernement impérial, gouvernement modéré, animé de bonnes intentions, décidé à poursuivre la guerre, mais dominé par le Conseil des députés ouvriers et soldats qui vient de se créer; ce Conseil est en réalité le maître de la situation et il est partisan de la paix, de la paix blanche, sans annexions ni indemnités.

Comme toujours en pareil cas, le Gouvernement légal est à la remorque des extrémistes qu'il redoute et dont il n'ose empêcher les menées révolutionnaires. Il est vrai que le Comité des ouvriers et soldats — le Soviet — a pour lui

la force; l'armée de la capitale formée des dépôts, dont l'effectif total dépasse 200.000 hommes, est nettement acquise aux idées révolutionnaires et n'a pas la moindre envie d'aller à la frontière. Aussi va-t-elle se mettre à l'abri en faisant décider que l'armée de Pétrograd, qui a fait la Révolution, ne quittera pas la capitale.

Le premier acte du Conseil des ouvriers et soldats sera de lancer le célèbre prikase n° 1 qui va amener la décomposition de l'armée russe.

Ce prikase ou décret ordonne l'organisation, dans toutes les unités, de comités de soldats qui auront le contrôle sur tous les actes du Commandement; aucun ordre ne pourra recevoir d'exécution, s'il n'est approuvé par le Comité. Il prescrit ensuite, qu'en dehors du service le soldat redevient citoyen et comme tel ne doit plus obéissance à ses chefs et, en particulier, il abolit l'obligation du salut.

Le seul membre du Gouvernement provisoire qui ait une certaine influence est Kerenski, ministre de la Justice.

En présence des difficultés croissantes que rencontre le Gouvernement, Kerenski sera chargé en mai des départements de la Guerre et de la Marine et finalement prendra en juillet la Présidence du Conseil; à ce moment, son influence est telle qu'il est véritablement le maître de la Russie, le dictateur.

Kerenski est un homme jeune : il a trente-six ans. Idéaliste, orateur d'une éloquence ardente et passionnée qui séduit les Russes, c'est un révolutionnaire sentimental. Alors qu'il vit au milieu de l'émeute et des assassinats, il supprime la peine de mort et lorsque, pressé par les généraux et les commissaires du peuple au front, il sera contraint de la rétablir, il s'enorgueillira de n'avoir jamais signé une condamnation à mort; il supprime la police alors que ses adversaires en organisent une au su de tout le monde.

Son moyen d'action, c'est la persuasion.

C'est par la persuasion qu'au cours de ses tournées sur le front il espère ramener les troupes au sentiment du devoir et les entraîner dans l'offensive de grande envergure qu'il prépare.

Mais, comme le dit un de ses compatriotes, il s'est lourdement trompé en croyant agir par des mots sur les champs où règnent la mort, la trahison, la peur et la lâcheté. Nous verrons plus loin combien cela est vrai.

Par ailleurs, il est incapable de prendre une décision à un moment où des mesures énergiques s'imposent.

Mais il a le sens de l'honneur national, il est loyal envers les alliés et veut la continuation de la guerre.

Parmi les alliés, beaucoup d'esprits avaient accueilli favorablement la Révolution russe avec l'espoir qu'elle donnerait aux opérations une tournure plus active et plus énergique. Les déclarations du Gouvernement, les discours de Kerenski, empreints des plus viriles résolutions, confirmaient dans cette attitude ceux qui ne connaissaient pas la mentalité russe; mais en Russie, plus que partout ailleurs, il y a loin de la parole aux actes.

* * *

Au milieu des luttes des partis politiques, que devient l'armée?

Celle de Pétrograd est en pleine anarchie depuis le premier jour.

Pour l'armée du front, je ne puis mieux faire que de citer des témoins.

Voici ce que dit un journaliste français correspondant de guerre sur le front russe :

« Le soldat russe ne comprend plus qu'une chose, c'est que la Révolution l'a fait libre et que quelles que soient les décisions, les bavardages, les marchandages des politiciens, il ne fera plus la guerre. La seule liberté pour lui, c'est de ne pas se faire tuer. Comme il est russe et sensible,

il s'attendrit aux discours émouvants qu'on lui adresse, et jure de mourir pour la Patrie; il se met à genoux et pleure au besoin; il se sait un gré infini d'être capable de ressentir de nobles émotions, mais cela lui suffit. Passer aux actes, il n'y songe pas une minute.

« Kerenski fait des tournées sur le front; ses rencontres avec les soldats sont toujours dramatiques. Ce sont des appels passionnés, des invectives foudroyantes; les soldats le portent en triomphe ou s'agenouillent devant lui.

« Mais les effets de ses paroles durent ce que dure un feu de paille.

« A peine le ministre est-il reparti dans son wagon grand-ducal, que les soldats reprennent leur petite existence bourgeoise et leur train de vie quotidien, refusent de monter la garde et boivent du thé dans des abris, à l'arrière des tranchées où ils ne paraissent plus. »

Dans un rapport au chef du Gouvernement, le général Denikine, commandant alors le front ouest, cite les faits suivants :

« Le ministre de la Guerre Kerenski, visitant les unités et les exhortant au combat par des paroles inspirées, fut accueilli avec un enthousiasme particulier par la 28^e division; mais une députation d'un des régiments fut envoyée au général pour lui déclarer qu'une demi-heure après le départ du ministre, ce régiment et un autre encore avaient décidé de ne pas attaquer.

.....

« Une scène des plus touchantes, qui eut lieu dans la 29^e division et qui déclencha les manifestations les plus bruyantes d'enthousiasme, fut la remise du drapeau rouge au commandant agenouillé du régiment d'infanterie de Poti. Par la voix de trois orateurs et les cris passionnés de tout le régiment, les hommes juraient de mourir pour la patrie.

« Ce régiment, le jour même de la marche en avant,



tourna honteusement les talons avant d'avoir atteint nos tranchées et s'enfuit à dix verstes en arrière du champ de bataille. »

L'amiral Altwater, commandant une unité sur le front, et qui, comme tant d'autres officiers, devait périr assassiné, dit ceci :

« L'influence de la propagande bolcheviste sur les masses est énorme ; je vous en ai déjà parlé plus d'une fois et je me suis plaint de ce que, lors de la défense d'Oessel, la troupe m'a fondu entre les doigts.

« Il en a été de même de toute l'armée. »

Enfin, voici l'opinion du général Hoffmann, chef d'état-major des armées allemandes de l'Est, l'adversaire direct :

« Tandis que dans l'Est nous remportions des victoires faciles sur l'armée russe qui se décomposait de plus en plus, en Occident se déroulait la bataille des Flandres, dans laquelle nos troupes ne se maintenaient qu'avec peine. »

Et encore :

« Cependant, en Russie, la fatalité suivait son cours. On destituait, on brimait les officiers et l'on créait des Comités de soldats. La discipline ainsi détruite, c'était la fin de l'armée et les corps de troupe devenaient des bandes en armes sans aucune valeur militaire.

« La désagrégation de l'armée s'accompagnait de la décomposition intérieure du pays. »

D'ailleurs, c'est par centaines de mille que se chiffre le nombre de désertions, et la fraternisation avec l'ennemi est courante sur tout le front.

C'est avec cette armée que Kerenski va entreprendre la grande offensive qu'il prévoit. On va enfin voir sur le champ de bataille la première armée révolutionnaire de la guerre, les soldats conscients et leurs Comités.

L'offensive a lieu en Galicie le 1^{er} juillet 1917. Elle échoue complètement contre les Allemands et les Turcs. elle réussit contre les troupes austro-hongroises, qui n'opposent aucune résistance et passent en masse à l'ennemi.

Le commandement allemand constate que ce n'étaient plus les Russes d'autrefois; d'ailleurs des divisions entières avaient refusé de marcher.

Une contre-offensive allemande en direction de Tarnopol amène la débâcle complète du front russe de Galicie. On peut dire qu'à partir de fin juillet l'armée russe est hors de cause.

Voilà ce qu'a fait, en moins de quatre mois, d'une armée puissante, l'application des théories révolutionnaires sur la discipline.

En même temps que l'armée se décompose, la popularité de Kerenski dans le pays diminue rapidement.

Il n'est pas possible en effet que dans une période aussi troublée, où les passions de toute nature sont surexcitées au plus haut point, une action aussi négative que celle de Kerenski puisse durer.

Ses adversaires bolchevistes font de rapides progrès.

Lénine est rentré de Suisse en Russie avec la complicité de l'Allemagne.

Voici ce que dit à ce sujet le général Hoffmann. déjà cité :

« Nous cherchions naturellement à augmenter par la propagande la désagrégation jetée dans l'armée russe par la révolution. En Allemagne, quelqu'un qui avait des relations avec les Russes exilés en Suisse eut l'idée d'en faire venir quelques-uns pour miner et détruire plus vite le moral de l'armée russe. Il s'adressa au député Erzberger et celui-ci s'adressa au ministère des Affaires étrangères allemand.

« C'est ainsi que se prépara le voyage célèbre de Lénine, transporté à Pétersbourg à travers l'Allemagne. »

Lénine est un homme d'une autre trempe que Kerenski. Il sait ce qu'il veut, il n'a aucun scrupule, il ne recule devant aucun moyen. Il ne se gêne pas pour annoncer son intention de renverser le Gouvernement et mène en ce sens une propagande active dans les casernes et les usines.

Après une vaine tentative en juillet, Lénine et Trotski s'emparent du pouvoir le 7 novembre, sans difficulté sérieuse. Kerenski, qui se croyait sûr de la garnison, dont pas un soldat ne s'est levé pour le soutenir, s'enfuit en automobile; après un vague essai de marche sur Pétrograd, abandonné par ses troupes, il disparaît complètement de la scène.

Le sous-officier Krilenko est nommé commandant en chef et il adresse le 26 novembre un message sans fil au commandement supérieur allemand pour lui demander un armistice.

Ludendorff demande au commandant en chef du front Est : « Peut-on négocier avec ces gens-là ? » Le commandant en chef répond : « Oui. Votre Excellence a besoin de troupes et voilà les premières trouvées. »

Là, en effet, est toute la question pour l'Allemagne. Récupérer des moyens pour avoir la supériorité sur ses adversaires du front Occidental.

Le haut commandement allemand accepte donc de traiter avec le gouvernement de Lénine. Un armistice est conclu. La guerre sur le front Est est terminée; elle reprendra cependant pour quelques jours quand Trotski, incapable d'obtenir des Allemands la paix sans annexion qu'il se flattait d'imposer, quitte avec éclat Brest-Litowsk, où se poursuivent les négociations, en déclarant au monde par T. S. F. que la guerre est terminée et que la Russie démobilise.

Ludendorff le rappelle rapidement à la réalité en déclarant que si la guerre est terminée pour la Russie, elle ne l'est pas pour l'Allemagne. Il donne l'ordre de poursuivre la marche en avant. Celle-ci se fait sans résistance. Pétrograd est menacé. Lénine et Trotski, subitement éclairés, demandent par T. S. F. l'arrêt de la marche, en se déclarant prêts à souscrire à toutes les exigences de l'Allemagne.

Sur ces bases, la paix est signée le 3 mars, à Brest-Litwosk.

La défection russe entraîne la soumission de la Roumanie, qui signe l'armistice du 5 mars, prélude du traité de Bucarest (7 mai).

* * *

Le 7 mai 1915, le *Lusitania*, venant d'Amérique, était torpillé au large de Kinsdale (Irlande) par un sous-marin allemand : 1.198 victimes, dont 124 américaines.

L'indignation fut grande aux États-Unis et, le 15 mai, le président Wilson adressait à l'Allemagne une protestation énergique accompagnée d'un avertissement.

À partir de ce moment, les Américains voient la guerre européenne sous un autre jour, et la pensée d'une intervention commence à naître dans tous les milieux : des sociétés de préparation militaire sont créées, dans les collèges, des heures sont réservées aux exercices militaires, enfin le nombre de volontaires dans les rangs des Alliés va croissant.

Le 24 mars 1916, le vapeur *Sussex*, ayant à son bord des Américains et transportant un courrier des États-Unis, est torpillé sans avis préalable dans le Pas-de-Calais.

Le président Wilson donne lecture devant les assemblées parlementaires d'une véhémence protestation dont il fait parvenir un résumé au Gouvernement impérial, en l'avertissant que si pareil acte se renouvelait, les rapports diplomatiques cesseraient entre les deux États.

Berlin prend l'engagement de ne plus couler de navires marchands sans avertissement préalable et de pourvoir à la sécurité des passagers et des équipages.

Mais, dès le commencement de 1917, le Haut-Commandement allemand est pressé de finir la guerre; il a la conviction, qui est celle de l'amirauté allemande, que la guerre sous-marine sans merci amènera les Alliés à

composition avant que l'intervention américaine, qui lui semble à longue échéance, ne se fasse sentir. Il décide donc le Gouvernement allemand à déclarer le 31 janvier 1917 la guerre sous-marine sans restriction à partir du 1^{er} février.

L'Amérique considère cette déclaration comme un défi. Elle rappelle son ambassadeur à Berlin et remet ses passeports à l'ambassadeur d'Allemagne.

Ce n'était pas encore la guerre, mais seulement la rupture des relations diplomatiques (2 février).

Le 2 avril, à la nouvelle du torpillage de 5 navires américains, le président Wilson demande au congrès de prendre officiellement la position de belligérant.

La guerre est déclaré le 6 avril.

L'armée américaine comptait, au moment de la rupture, 190.000 hommes répartis en petites unités dont la plus forte était le régiment, 6.450 officiers, dont 4.500 seulement avaient plus d'un an de service; depuis un an une loi prévoyait des officiers de réserve; 8.000 à peine étaient inscrits, et à peu près sans instruction militaire.

Pour mettre sur pied une armée digne du grand État qui entraît en guerre, il fallait donc des hommes, des cadres et une organisation.

La loi du 18 mai donne les hommes en instituant le service militaire obligatoire.

Pour former des cadres, on crée 15 centres d'entraînement pouvant recevoir 2.500 élèves chacun; les candidats officiers sont admis à partir du 15 mai 1917.

L'unité-type de l'organisation sera la division, très fortement dotée en hommes et en matériel pour lui permettre de durer. La division américaine a, en effet, un effectif de 27.000 hommes et 1.000 officiers. Plus tard, lorsque les divisions auront pris de la cohésion, elles seront groupées en corps d'armée et en armées.

Enfin, à la tête de l'Armée, le gouvernement place le général Pershing.

Le général Pershing a cinquante-sept ans. Officier de cavalerie sorti premier de l'Académie militaire de West-Point, il a de très beaux états de service; il a pris part aux luttes à l'intérieur contre les tribus insoumises, à la guerre contre l'Espagne, à l'expédition des Philippines.

Capitaine en 1906, il est nommé d'emblée général de brigade, en vertu d'une disposition spéciale qui permet au président des États-Unis de nommer directement, sur la proposition du ministère de la Guerre, au grade de général de brigade tout officier ayant au moins le grade de capitaine; il justifie son choix en menant victorieusement les opérations entreprises contre le Mexique.

L'envoi de l'Armée américaine sur le front français ayant été décidé, les mesures sont prises par le Gouvernement pour assurer au plus tôt son arrivée sur le front.

Mais le départ des unités ne peut se faire que progressivement et par échelon; il faut, en effet, d'une part, les mobiliser, les organiser, les instruire, et, d'autre part, réunir les moyens de transport pour enlever l'énorme tonnage représenté par le personnel et le matériel.

Aussitôt formées, les unités sont mises à l'instruction, puis transportées au fur et à mesure des disponibilités en bateaux, dirigées dès leur débarquement en France sur des camps où s'organisent les divisions, ensuite placées en secteur calme, soit groupées, soit réparties par brigades ou régiments dans des formations françaises ou britanniques.

Après avoir vu ainsi le feu, elles sont regroupées dans des camps pour procéder à des manœuvres d'ensemble d'infanterie en liaison avec l'artillerie, ayant pour objet l'offensive.

Enfin, elles deviennent disponibles pour les opérations.

En même temps que l'instruction et la cohésion se réalisent dans les divisions, une discipline sévère est exigée de tous.

Dans un de ses ordres, le général Pershing dit ceci :

« Officiers et soldats doivent comprendre que jamais, en aucun temps de notre histoire, la discipline n'a eu pareille importance. Elle devra être exigée avec fermeté. »

Si on rapproche ces instructions de celles données par le Comité des soldats de Péetrograd à l'armée russe sur le même objet, et si on juge les résultats obtenus, on est fixé sur la valeur des deux théories.

Les transports commencent en juin 1917.

Le général Pershing arrive en tête à Paris le 13 juin pour prendre le contact avec le G. Q. G.

La 1^{re} division américaine, formée des éléments de l'armée régulière, débarque à Saint-Nazaire le 26 juin.

En mars 1918, au moment où les Allemands prennent l'offensive, les effectifs des forces américaines en France se montent à 350.000 hommes environ, sur lesquels 3 divisions seulement sont en état de participer aux opérations actives; le reste est à l'instruction.

Sept divisions prendront part à la contre-offensive du 18 juillet.

Le 1^{er} septembre, il y a en France 24 divisions combattantes, dont 14 groupées au combat et 10, dont une noire, intercalées par brigade ou régiment dans les unités françaises ou britanniques.

En plus, il existe 6 D. I. de dépôt.

Au moment de l'armistice, l'armée américaine comprendra 30 divisions combattantes sur le front. Son effectif total sera de 180.000 officiers et de 3.500.000 hommes, dont 2.000.000 en Europe.

Les transports se font par convois escortés par des contre-torpilleurs. Il est à remarquer que pas un transport de troupe ne fut coulé au cours de la traversée des États-Unis en France.

Le soldat américain est solide, vigoureux; il a belle allure. Les unités sont pleines d'ardeur; les attaques se font avec un entrain et une vigueur qui excluent souvent la

prudence; elles sont généralement couronnées de succès; mais la continuité dans l'effort pèse à ces jeunes troupes. C'est précisément cette continuité dans l'effort qui caractérise les troupes aguerries.

Voici, par ailleurs, ce qu'en dit Ludendorff :

« La première unité américaine engagée sur le front s'est bien battue lors d'une attaque allemande. Il faut donc s'attendre à trouver dans le soldat américain un adversaire sérieux, quand il sera bien instruit et qu'il aura l'expérience de la guerre. »

Cette juste appréciation du soldat américain peut s'appliquer également au commandement et aux états-majors.

* * *

Ainsi, en août 1917, l'armée russe n'existe plus, l'armée américaine n'existe pas encore, mais s'organise.

Certains ont pu prétendre que la défection russe était largement compensée par l'entrée en guerre de l'Amérique.

Cette opinion n'est pas exacte au moment où vont s'ouvrir les opérations de 1918, car l'Armée américaine n'est encore qu'une force en puissance et les effectifs qu'elle pourra mettre en ligne seront loin de compenser les effectifs allemands récupérés par la défection russe et la paix roumaine; de plus, les divisions allemandes sont des unités aguerries et entraînées, tandis que les divisions américaines sont formées d'éléments jeunes, à peine instruits, et qui vont voir pour la première fois le feu d'une grande bataille.

Au printemps 1918, l'Allemagne aura pu récupérer 40 divisions sur les 80 du front Est; ce nombre sera porté à 55 dans le courant de l'année, plus 4 divisions austro-hongroises. Bien entendu les meilleurs éléments des divisions laissées à l'occupation des provinces russes seront prélevés au profit des divisions du front Occidental.

Nous venons de voir qu'aux mêmes époques l'armée amé-

ricaine ne pourra mettre en ligne que 3, puis 7, puis 24 divisions, et finalement 30, au moment de l'armistice.

En définitive, au moment où se produit l'offensive du printemps, l'Entente dispose sur le front français de 185 divisions, dont 10 de cavalerie, en face de plus de 200 divisions allemandes; le général Buat, dans son ouvrage sur Ludendorff, donne le chiffre de 206; et Ludendorff lui-même dans ses *Souvenirs*, admet qu'il disposait d'une supériorité d'une trentaine de divisions.

Ces considérations déterminent les plans de campagne des deux adversaires : pour les Allemands, nécessité d'en finir vite, d'obtenir sur les Anglo-Français un succès si décisif que l'intervention des forces américaines, même considérables, ne puisse pas leur arracher la victoire; pour les Alliés, nécessité de tenir jusqu'à cette intervention.

* * *

Au sujet de l'établissement du plan de campagne allemand, Ludendorff, le véritable commandant en chef, s'exprime ainsi dans ses *Souvenirs de guerre* :

« Le danger américain nous obligeait à frapper aussi vite que possible à l'Ouest; l'état d'entraînement de l'armée en vue de l'offensive nous fit choisir à cet effet le milieu de mars. »

Il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise. Au cours d'un exposé qu'il fait devant l'Empereur, le maréchal Hindenburg et le Chancelier, au château de Hombourg, le 13 février 1918, il déclare :

« La lutte que l'année 1918 nous apportera sur le front occidental sera la tâche militaire la plus écrasante qui ait jamais été imposée à une armée et que la France et l'Angleterre ont cherché en vain à résoudre pendant deux ans. Il ne faut pas croire que nous aurons une offensive semblable à celle d'Italie ou de Galicie; ce sera une lutte gigan-

tesque qui commencera sur un point, se continuera sur un autre et demandera beaucoup de temps. »

Ces paroles indiquent en quelle estime il tient ses adversaires et la valeur militaire qu'il leur attribue.

Le plan général d'opération est communiqué aux armées par l'Instruction du 27 décembre 1917.

Elle les oriente vers l'offensive en prescrivant sur différentes parties du front la préparation de plusieurs opérations offensives entre lesquelles le Haut Commandement fera son choix le moment venu. Les préparatifs doivent être poussés de façon à être terminés pour le 10 mars.

La Direction suprême condense les principes tactiques à appliquer dans une « *Instruction sur la bataille offensive en guerre de position.* »

L'armée est entraînée à l'offensive par un travail intense, auquel est consacré tout l'hiver 1917-1918.

Dans ses *Souvenirs*, Ludendorff montre l'activité déployée pendant cette période, il dit notamment :

« Toutes les pensées de l'armée devaient être ramenées de la guerre de tranchées à l'attaque. Des cours furent organisés pour tous les cadres dans ce but.

« Une activité fiévreuse regnait dans l'armée.

« Elle commençait à l'instruction des recrues et se terminait aux manœuvres des troupes de toutes armes ou aux exercices de tir. »

Enfin, en raison de l'état d'esprit de l'intérieur, le Haut-Commandement allemand éprouve lui aussi le besoin de raffermir la discipline, qu'il considère comme la base de l'armée et principe de tout succès.

Ainsi entraînée et disciplinée, l'armée allemande de l'Ouest est prête le 20 mars pour passer à l'exécution du plan de campagne du commandant en chef.

• * •

Donc l'armée allemande s'oriente vers l'offensive.

Les Alliés, de leur côté, vont prendre des mesures pour maintenir l'intégrité de leur front par une défensive adaptée à leurs moyens, jusqu'au moment où les circonstances leur permettront de passer à l'offensive.

La directive n° 4 du G. Q. G. français, en date du 22 décembre 1917, prescrit dans les termes suivants la conduite à tenir par les armées :

« Les conditions de la lutte sur le front Occidental sont momentanément modifiées du fait de la défection russe; une orientation nouvelle s'impose donc dans la conduite de nos opérations.

« La présente directive a pour objet de définir cette orientation.

« I. — L'Entente ne recouvrera la supériorité en effectifs combattants qu'au moment où l'Armée américaine sera capable de mettre en ligne un certain nombre de grandes unités; jusque-là, nous devons, sous peine d'usure irrémédiable, conserver une attitude expectante, avec l'idée bien arrêtée de reprendre, aussitôt que nous le pourrons, l'offensive qui seule nous donnera la victoire finale.

« C'est à cette nécessité passagère que répondent les dispositions qui viennent d'être arrêtées pour le *dispositif général des forces, la répartition des moyens d'A. L. et le jeu des réserves en arrière du front.*

.....

« II. — *Dans le cas d'une offensive de grande envergure,* les commandants de groupe d'armées et d'armée conduiront la bataille en s'inspirant des idées directrices suivantes :

— « tenir les premières positions de manière à y briser, ou tout au moins ralentir et disloquer le premier élan de l'ennemi;

— « ne consacrer cependant initialement à la défense de ces premières lignes que les moyens nécessaires pour assurer un bon rendement des organisations faites et,

en tous cas, pour garantir la mise en place des gros sur les deuxièmes positions et sur les positions en bretelles ;

— « assurer, en tout état de cause, l'intégrité des deuxièmes positions et des positions en bretelles ;

— « employer leurs disponibilités non seulement au jeu des contre-attaques dans la zone de pénétration ennemie, mais aussi aux contre-offensives dirigées soit sur les flancs, soit sur une partie du front voisine de cette zone.

« L'intervention des réserves du général en chef pourra elle-même se produire sous la forme :

— « ou d'un renforcement des armées attaquées ;

— « ou d'une attaque, déclenchée en temps opportun, sur un terrain et dans une direction jugée favorable.

« Il s'agira donc pour le Haut Commandement de prendre les mesures propres à limiter à la perte de nos premières lignes, si celles-ci n'ont pu être maintenues, les conséquences d'une attaque puissante exécutée par surprise, et de conserver vis-à-vis de l'ennemi toute son initiative, en donnant à la défense un caractère nettement agressif.

« III. — L'application des procédés définis ci-dessus dépend de l'activité que les armées apporteront aux travaux d'organisation du terrain.

« Ces travaux comportent :

— « d'une part, l'amélioration des défenses existantes et la création de nouvelles positions ;

— « d'autre part, l'équipement de certaines parties du front en vue d'actions défensives.

« Ils ont fait l'objet d'une série de notes ou lettres adressées par le général en chef aux commandants de groupe d'armées. »

.....

Ainsi, au début de 1918, toutes les armées françaises sont fixées sur l'orientation que le général Pétain, commandant en chef des armées, veut donner à la campagne qui s'ouvre et chaque commandant d'armée, dans sa zone

d'action, va pouvoir prendre des dispositions en conséquence.

Nous allons voir comment, sur le front de Champagne, le commandant de la 4^e Armée, en exécution des directives du général en chef, a préparé et livré la bataille défensive du 15 juillet, dont l'heureuse issue permettra d'entreprendre sans arrière-pensée l'offensive du 18 juillet.

(*A suivre.*)

Général GOUDOT.
